



CLASSIQUES
GARNIER

BLANC (Anne-Lise), « [Introduction à la troisième partie] », *La Fêlure silencieuse. Poétique de l'incertain dans l'œuvre de Gisèle Fournier*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-17051-8.p.0145](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-17051-8.p.0145)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2024. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Les difficultés qu'éprouvent les personnages à s'échapper comme à s'exprimer tiennent assurément à ce que tous sont encombrés d'une histoire qu'ils n'arrivent pas à bien démêler. Ils se sentent pris dans un piège dont ils ne savent pas toujours très bien qui l'a tendu et que le langage, de toute façon, pas plus qu'il ne pourrait en décrire précisément les mécanismes, ne saurait déjouer. Ce langage, qui semble bien souvent en lambeaux, perdu à toute valeur ou seulement capable d'entraver les échanges entre les personnages, retrouve toutefois de nouvelles fonctionnalités dans les récits de Gisèle Fournier : en même temps qu'ils en montrent la corde, les arrangements narratifs en soulignent particulièrement bien les suggestives potentialités.

Ces arrangements toutefois n'ont jamais une fonction assurée de révélation. Dans *Mentir vrai*, contrairement à Simon qui veut voir dans « les entrelacs, au centre » de la toile de Jeanne « une silhouette de femme » (79), Jeanne se réjouit que ses « courbes entrelacées » la conduisent peu à peu à des « traits [...] épurés » qui ne laissent apparaître que « des figures dépouillées, tourmentées, sortes d'ombres figées, de silhouettes pétrifiées dans une solitude glacée » (104). C'est sans chevalet, « dans le désordre de l'atelier », en travaillant la matière (« Je griffonnais, je ponctuais, j'éclaboussais. Je triturais, je malaxais » [104]), et en « jou[ant] sur les contrastes », en « approfond[issant] [s]a technique » (105), qu'elle parvient à trouver sa voie : « [...] je savais où j'allais. » (105).

Comme Jeanne sur sa toile, la romancière revient, dans ses récits, sur les lacets du passé de ses personnages, reprenant les mots, rappelant les images, racontant résolument ou (comme certains d'entre eux parlent) obstinément. Mais contrairement à Constance qui « confectionn[e], transform[e], raccommod[e] » ses vêtements (*P*, 18) ou à Camille qui, repliée et silencieuse, « inlassablement, repris[e] » pour se conformer aux besoins d'une économie domestique au nom de laquelle il faudrait « [n]e jamais rien jeter » (*ND*, 70), Gisèle Fournier ne raccommode rien. Sans doute, est-ce parce qu'en écrivant elle ne prétend rien sauver. Elle s'aventure sur le terrain du langage. Et ses raisons sont poétiques. Aussi ne cherche-t-elle pas à réparer les défauts du langage, à en dissiper les incertitudes ou à en combler les vides, mais plutôt à (se) jouer

de lui, à expérimenter les pouvoirs d'un langage qui, ponctuellement défailants, trouvent à se renforcer dans des configurations narratives qui n'en masquent ni les failles ni les écueils. Ces pouvoirs s'expriment grâce aux détours par la fiction, à travers les tangages, les hésitations, les heurts, les répétitions. Toutes formes narratives qui permettent alors à la narration d'explorer les complications de l'existence et de porter sur elle des éclairages possibles.